

Paris au fil du temps : "mon beau navire, ô ma mémoire..."

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **15 (1985)**

Heft 11

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



ANNETTE VAILLANT

«Mon beau navire,

Mirage des trésors engloutis! Guidés par quelques assiettes de porcelaine brillant soudain à 4000 mètres de fond dans le faisceau des projecteurs, les chasseurs d'épaves vont-ils atteindre les diamants des passagères du *Titanic*? Sur une bande d'actualités prise voici soixante-treize ans à son départ de Southampton pour New York qu'il n'atteindra pas, comme il nous semble archaïque avec ses quatre cheminées si minces, tout en hauteur, le palace flottant de la Belle Epoque.

Belle époque, nous y revenons si je vous entraîne, du boulevard Malesherbes où nous habitions alors, jusqu'au 104 de l'avenue des Champs-Élysées: on m'y conduisait pour déjeuner une fois par semaine chez ma tante et j'y souffrais mort et passion, terrifiée par mes deux cousines — les plus jeunes des quatre filles mais nettement plus âgées que moi. L'après-midi, leurs sœurs aînées sortant avec miss Markham, la gouvernante anglaise, ma tante nous confiait, les deux diabesses et moi, à Berthe Leroy, venue de son Pas-de-Calais natal pour devenir — sous les ordres de Lucie — seconde femme de chambre. Fruste mais délurée, chignon rebelle, verbe haut, Berthe avait la charge (le mot n'est pas trop gros) de nous emmener en promenade et aux manèges. Chers vieux chevaux de bois des Champs-Élysées, ceux-là mêmes qu'avait montés mon père enfant, leur bois terni — jaunâtre, marron, lie de vin piqué aux vers — tiendrait le coup pour une génération encore... Après un seul tour de manège les méchantes cousines m'ayant menacée des pires dangers — pickpockets ou voleurs d'enfants — si je ne leur donnais pas ma petite pièce de cinquante centimes, me narguaient en suçant leur gros sucres d'orge de couleur verte (à «l'absinthe» disaient-elles) puis s'échappaient, se cachaient,

ô ma mémoire...»

rendant folle l'infortunée Berthe qui finit par rendre son tablier pour se mettre au service d'une millionnaire¹ américaine. Cette Mrs Douglas faisait des séjours à Paris à l'Hôtel d'Albe² au coin de l'avenue de l'Alma³ juste en face de chez ma tante. Quelques années plus tard, dans la lingerie où se trouvait, toujours assise en corsage de satin noir, la fidèle Lucie, avec, à ses pieds, le caniche qui prenait de l'âge, qui trouvâmes nous? Berthe, retour d'Amérique et curieusement métamorphosée en demoiselle à la voix grave, aux belles manières, en manteau de fourrure et chapeau discret. Pour recevoir cette visite, Lucie avait posé son dé à coudre et rassemblé tout le personnel qui écoutait l'aventure de la rescapée. Mes deux cousines assagies et moi-même nous n'en perdions pas une miette. Écoutant Berthe, nous voyions l'immense steamer, l'«insubmersible» *Titanic*, lâcher ses amarres dans l'enthousiasme de la foule britannique qui agitait des petits drapeaux, puis, à l'intérieur du paquebot les escaliers monumentaux, les coursives où couraient en tous sens les grooms apportant dans les cabines de luxe des corbeilles de fleurs. Berthe rangeait les robes de sa patronne qu'elle avait débarrassées des malles-armoires. L'atmosphère de fête perpétuelle devait continuer à bord pendant toute la traversée... jusqu'à l'épouvante, soudain, dans la nuit du 14 avril: comment Berthe s'était retrouvée avec sa patronne, toutes les deux en chemise de nuit et paletot, dans une chaloupe. Place aux femmes! Elles avaient vu Mr Douglas

piquer une tête dans l'eau obscure, glacée, cependant qu'au grand salon des premières où le flot amer montait, dépassant leur genoux, les musiciens jouaient: «Plus près de toi, mon Dieu!...» Dans la chaloupe qui s'éloignait, attendant du secours pendant des heures, Berthe avait senti les larmes geler sur son visage.

Après que bien des années aient passé, j'allais chercher le jeudi matin au catéchisme, avenue Marceau, mes petites-filles. Je les ramenais à pied à leur maison. En chemin, elles grignotaient un croissant mais elles aimaient aussi les contes, même horribles. Et avant que nous n'arrivions à domicile, rue Hamelin (en face de la maison où s'était éteint en 1922, Marcel Proust) Prune, le bout de chou, me demandait souvent, jamais lasse des mêmes récits: «Raconte encore le pt'it Annick»... Elle n'oublierait pas l'Iceberg géant devenu monstre de légende à l'égal de l'Ogre et de Barbe-Bleue.

Un soir à Londres où je passais quelques jours au début des années 30, nous allâmes avec des amis voir à Drury Lane, vaste théâtre où l'on donnait des pièces à grand spectacle, *Cavalcade*, de Noël Coward. C'était dans des décors à la machinerie extraordinaire, l'histoire d'une famille anglaise qui se déroule depuis le début du siècle (la guerre des Bœers) jusqu'à l'armistice de 1918. Tous les grands événements y étaient évoqués. Plus tard, Noël Coward tira un film de *Cavalcade* qui obtint un grand succès à Paris. Je me souviens de bien des scènes et, en particulier de celle, simple et frappante, où l'on voit le fils aîné de la famille en voyage de nocce: avec sa jeune femme, lui en habit, elle en robe du soir, ils sont appuyés au bastingage d'un transatlantique face à la mer immense, nocturne, et à leur avenir... Puis ils sortent du «champ» et l'on découvre alors, fixé à ce même bastingage, une bouée de sauvetage où est inscrit: *Titanic*.

A. V.

¹ A l'époque les gens riches n'étaient pas encore «milliardaires»...

² Il n'existe plus.

³ Devenue depuis avenue George-V.

Venez vous reposer

au cœur des Alpes, dans une charmante pension de famille,

LE COLIBRI, situé à ARVEYES

altitude 1250 m, cadre merveilleux, calme et ensoleillé.

Cuisine et service soigné (régimes).

Prix modérés. Ouvert toute l'année.

Tél. (025) 35 21 52

ÉPICERIE LAITERIE DES JORDILS

VINS PRIMEURS

SPÉCIALITÉS DE FROMAGES

Raphaël d'Amato

OUVERT LE DIMANCHE

Av. des Jordils 4

aux mêmes conditions

Tél. 021/26 42 49

que la semaine

1006 Lausanne

Service à domicile gratuit